Traduction française de M. Stéphane Mallarmé

LE "TEN O'CLOCK"

de M. WHISTLER

LONDRES
PARIS

1888

To

Traduction française de M. Stéphane Mallarmé

With sweet sympathies to the gracious dedicatee.

LE " TEN O'CLOCK "

de M. WHISTLER

LONDRES
PARIS

1888

Rare BKs
N
7445
.W5
1888b
c. 12

Droits de traduction et de reproduction réservés

4922

Conférence faite à Londres

20 Février 1885

A Cambridge

24 Mars

A Oxford

30 Avril

Mesdames et Messieurs

C'est avec une grande hésitation, et pas mal de crainte, que je parais devant vous, dans le rôle de prédicateur.

Si la timidité a quelque rapport avec la vertu de modestie, et me peut valoir votre faveur, je vous prie, au nom de cette vertu, de m'accorder toute indulgence.

Je plaiderais mon manque d'habitude, s'il n'était d'abord invraisemblable, à en juger par les précédents, qu'on pût s'attendre à rien d'autre qu'à l'effronterie la plus manifeste, en raison de mon sujet — car je ne veux pas vous cacher que je me propose de vous parler sur l'Art. Oui, l'Art — qui depuis peu est devenu, au moins autant que la discussion ou les écrits aient pu en faire cela, une sorte de lieu commun pour l'heure du thé.

L'Art court la rue ! — un galant de passage lui prend le menton — le maître de maison l'attire à franchir son seuil — on le presse de se joindre à la compagnie, en gage de culture et de raffinement.

Si la familiarité peut engendrer le mépris, l'Art certainement — ou ce qu'on prend couramment pour lui — en est arrivé à son degré le plus bas d'intimité avec tous.

Les gens, on les a harassés de l'Art sous toutes les formes, on les a contraints par tous les moyens de le supporter. On leur a dit, comment ils le doivent aimer, vivre avec. Ils ont vu leurs logis envahis, leurs murs hantés de papier,jusqu'à leurs vêtements pris à parti — au point que, hors de soi enfin, effarés et remplis de ces doutes et des malaises que cause une suggestion sans motif, ils se vengent d'une pareille intrusion et renvoient les faux prophètes qui ont couvert de discrédit le nom même du Beau; eux, de ridicule.

Hélas ! Mesdames et Messieurs, on a diffamé l'Art, qui n'a rien de commun avec de telles pratiques. C'est une divinité d'essence délicate, toute en retrait, elle hait se mettre en avant et ne se propose en aucune manière pour améliorer autrui.

Divinité, au dedans de soi, égoïstement occupée de sa personne seule, n'ayant aucun désir d'enseigner, cherchant et trouvant le beau dans toutes conditions, et tous les temps, comme le fit son grand prêtre Rembrandt, quand il vit une grandeur pittoresque et une noble dignité dans le quartier des Juifs d'Amsterdam, et ne déplora pas que ses habitants ne fussent pas des Grecs.

Comme firent Tintoret et Paul Véronèse, entre les Vénitiens, qui ne s'arrêtèrent pas à changer les brocarts de soie pour les draperies classiques d'Athènes.

Comme fit à la cour de Philippe, Vélasquez, dont les infantes bouffant de jupes inesthétiques, sont, en tant qu'œuvres d'art, de même qualité que les marbres d'Elgine.

Ces grands hommes n'étaient pas des réformateurs — ni soucieux de porter un perfectionnement à l'état d'autrui !

Pas d'autre préoccupation chez eux que leurs produits, et, pleins de la poésie de leur savoir, ils ne souhaitaient pas de modifier leur milieu — car, forts de la révélation des lois de leur Art, ils virent dans le développement de leur œuvre cette beauté réelle qui, pour eux, était matière de certitude et de triomphe autant que, pour l'astronome, l'est la vérification d'un résultat prévu selon la lumière qui n'est qu'à lui. Ce faisant, leur monde était complètement séparé d'aucun de ceux de leurs semblables confondant le sentiment et la poésie, et pour qui il n'est pas d'œuvre parfaite que n'explique un avantage à soi conféré.

L'Humanité prend la place de l'Art, et les créations de Dieu s'excusent par l'utile. La Beauté se confond avec la vertu, et, devant une œuvre d'art, on demande : — « Quel bien cela fera-t-il ? » —

Il suit de là que la noblesse de l'action, dans cette vie, se lie désespérément au mérite de l'œuvre qui la dépeint ; et qu'ainsi les gens ont acquis une habitude de regarder, comme qui dirait, non une peinture, mais, *au travers*, quelque fait humain qui doit ou ne doit pas, à un point de vue de société, améliorer leur état mental et moral. Aussi nous en sommes venus à entendre parler d'une peinture qui élève, et du devoir du peintre — de telle peinture qui est pleine de pensée ; et de tel panneau, purement décoratif.

Une croyance favorite, à ceux qui enseignent chère, est que certaines périodes ont été spécialement artistiques, et que des peuples, qu'on est prêt à nommer, furent notamment amants de l'Art.

Ainsi l'on nous dit que les Grecs furent, en tant que nation, les adorateurs du beau, et qu'au quinzième siècle l'Art s'impreigna dans la multitude.

Que les grands maîtres vivaient sur un pied d'intelligence commune avec leurs patrons — que les Italiens des premiers temps étaient artistes — tous — et que c'est la demande de la chose belle qui la fit se produire.

Que nous, ceux d'aujourd'hui, par un contraste grossier avec cette pureté arcadienne, appelons le laid et trouvons le gauche.

Que, pussions-nous changer d'habitude et de climat, désirions-nous errer en des bosquets — pût la lumière nous rôtir jusqu'à dépouiller notre drap — fussions-nous sur le point de ne pas nous presser, et de voyager sans vitesse, nous aurions besoin tout à coup de la cuiller à la Reine Anne et piquerions nos pois de la fourchette à deux dents. Et voilà, pour les ouailles, des hameaux d'art surgir près Hammersmith, et qu'on méprise le cheval-machine.

Inutile ! et sans l'ombre d'espoir, et faux est cet effort ! — bâti avec de la fable et tout cela parce que « un homme sage a proféré une chose vaine et rempli son ventre du vent d'Est. »

Écoutez ! il n'y a jamais eu de période artistique.

Il n'y a jamais eu un peuple amant de l'Art.

Au commencement, l'homme sortait chaque jour — celui-ci pour la bataille, celui-là à la chasse ; l'autre encore pour piocher et bêcher aux champs ; — à seule fin de gagner, et de vivre, ou de perdre et mourir, jusqu'à ce qu'un se trouva parmi eux, différent d'avec le reste dont les travaux ne l'attiraient pas, et il resta près des tentes, entre les femmes, et traçait d'étranges dessins avec un bois brûlé sur une gourde.

Cet homme, qui ne prenait pas de joie aux occupations de ses frères — qui n'avait souci de la conquête, et se rongeait dans le champ — ce dessinateur de bizarres modèles — cet inventeur du beau — qui percevait, dans la nature à l'entour, de curieuses courbes — comme on voit dans le feu des figures — ce rêveur à part — fut le premier artiste.

Et quand, du champ et d'au loin, s'en revinrent les travailleurs, ils prirent la gourde — et ils y burent.

Et voici que vers cet homme en vint un autre — et, avec le temps, d'autres — de pareille nature, choisis par les dieux — et ils travaillèrent ensemble, — et ils façonnèrent bientôt, avec la terre humectée, des formes ressemblantes à la gourde ; et selon un pouvoir de création, patrimoine de l'artiste, voici qu'ils dépassèrent la suggestion paresseuse de la nature, et que naquit le premier vase, beau dans sa proportion.

Et les gens de labeur, peinaient, et eurent soif ; et les héros revinrent de fraîches victoires pour se réjouir et festoyer ; et tous burent également aux gobelets des artistes, façonnés adroitement, ne prenant pas garde cependant à l'orgueil de l'artisan, et ne comprenant pas la gloire mise en son ouvrage ; buvant à la coupe, pas par choix, pas par

la conscience qu'elle était belle : parce que, ma foi, il n'y en avait pas d'autre !

Et le temps, en un état supérieur, apporta plus de capacité pour le luxe, et il devint bien que les hommes habitassent dans de grandes maisons, de reposer sur des couches et de manger à des tables; sur quoi l'artiste, avec ses aides, bâtit des palais et les remplit de meubles, beaux dans leurs proportions et charmants à regarder.

Et le peuple vécut dans les merveilles de l'Art — et mangea et but dans des chefs-d'œuvre — car il n'y avait rien d'autre dans quoi boire et manger, et pas de construction laide pour demeurer ; pas d'article d'usage quotidien, de luxe ou de nécessité qui ne fût point sorti du dessin du maître, et fait par ses ouvriers.

Et le peuple ne s'enquerait pas, *et n'avait rien à dire en cette affaire.*

Ainsi la Grèce fut dans sa splendeur et suprême régna l'Art — par la force du fait, non par choix — et il n'y avait intrusion de ceux du dehors. Le puissant guerrier ne se serait pas plus aventuré à offrir un projet pour le temple de Pallas Athéné que le poète sacré n'aurait présenté un plan pour la construction de catapultes.

Et l'Amateur était inconnu — et le Dilettante irrêvé !

Et l'histoire alla s'écrivant, et la conquête accompagna la civilisation, et l'Art s'épandit ou plutôt ses produits que portaient aux vaincus les vainqueurs, d'une contrée à l'autre. Et la culture spirituelle avec ses usages couvrit la face de la terre, de façon que tous les peuples continuèrent à se servir de ce que *l'artiste tout seul produisait.*

Et les siècles se passèrent en ces coutumes, et le monde

fut inondé de tout ce qui était beau, jusqu'à ce que se leva une classe nouvelle qui découvrit le bon marché et prévit la fortune dans la fabrication du faux.

Alors jaillirent à l'existence le clinquant, le commun, la *camelotte*.

Le goût du commerçant supplanta la science de l'artiste, et ce qui était né de mille et mille leur retourna, et les charma, car c'était d'après leur propre cœur ; et les grands et les petits, l'homme d'état et l'esclave, prirent pour eux l'abomination offerte et la préférèrent — et ont vécu avec, toujours, depuis lors !

Et l'occupation de l'artiste s'en allait, et le manufacturier et le détaillant prirent sa place.

Et hors des cruches les héros versèrent et burent aux coupes — avec connaissance de cause — notant l'éclat du neuf objet de parade et mettant un orgueil en sa valeur.

Et le peuple — maintenant — eut beaucoup à dire en cette affaire et chacun fut satisfait. Et Birmingham et Manchester se levèrent en leur puissance — et l'Art fut relégué dans la boutique de bric-à-brac.

La nature contient les éléments, en couleur et forme, de toute peinture,comme le clavier contient les notes de toute musique.

Mais l'artiste est né pour en sortir, et choisir, et grouper avec science, les éléments, afin que le résultat en soit beau — comme le musicien assemble ses notes et forme des accords — jusqu'à ce qu'il éveille du chaos la glorieuse harmonie.

Dire au peintre qu'il faut prendre la nature comme elle est, vaut de dire au virtuose qu'il peut s'asseoir sur le piano.

« La nature a toujours raison » est une assertion artistiquement aussi controuvée, que la vérité en est universellement prise pour argent comptant. La nature a très rarement raison, à tel point même, qu'on pourrait presque dire que la nature a habituellement tort : que l'état de choses nécessaire pour grouper une perfection d'harmonie digne d'une peinture est rare ; ou, pas commun du tout.

Cela va sembler, même aux plus intelligents, une doctrine presque blasphématoire. Si incorporé avec notre éducation est devenu l'aphorisme en question, que la croyance à sa véracité passe pour faire partie de notre être moral et les mots eux-mêmes ont à notre oreille, un son de religion. Pourtant la nature réussit rarement à produire un tableau.

Le soleil resplendit, le vent souffle d'est, le ciel est vide de nuages, et, au dehors, tout est de fer. Les vitres du

Palais de Cristal s'aperçoivent de tous les points de Londres. Le promeneur du dimanche se réjouit d'une journée glorieuse, et le peintre se détourne pour fermer les yeux.

Combien peu l'on perçoit cela, et avec quelle obéissance le quelconque dans la nature s'accepte pour du sublime, on le peut conclure de l'admiration illimitée produite quotidiennement par le plus niais coucher de soleil.

La dignité des montagnes coiffées de neige se perd en trop de netteté, mais la joie du touriste est de reconnaître les voyageurs à leur sommet. Le désir de voir, pour le fait de voir, est, quant à la masse, le seul à satisfaire : de là sa jouissance du détail.

Et quand la brume du soir vêt de poésie un bord de rivière, ainsi que d'un voile et que les pauvres constructions se perdent dans le firmament sombre, et que les cheminées hautes se font campaniles, et que les magasins sont, dans la nuit, des palais et que la cité entière est comme suspendue aux cieux — et qu'une contrée féerique gît devant nous — le passant se hâte vers le logis, travailleur et celui qui pense ; le sage et l'homme de plaisir cessent de comprendre comme ils ont cessé de voir, et la nature qui, pour une fois, a chanté juste, chante un chant exquis pour le seul artiste, son fils et son maître — son fils en ce qu'il l'aime, son maître en cela qu'il la connaît.

A lui son secret se déploie, à lui ses leçons graduellement se sont faites claires. Il regarde sa fleur, non pas dans les verres grossissants afin de recueillir des faits pour la botanique, mais avec la lumière de qui voit, en la variété choisie de tons brillants et de délicates nuances, des suggestions pour des harmonies futures.

Il ne se borne pas à copier oiseusement, et sans pensée, chaque brin d'herbe,comme l'en avisent des inconséquents ; mais, dans la courbe longue d'une feuille étroite, corrigée par le jet élancé de sa tige, il apprend comment la grâce se marie à la dignité, comment la douceur se rehausse de force, pour que résulte l'élégance.

Avec l'aile couleur citron du papillon pâle, ses fines taches couleur orange, il voit devant lui les pompeux palais d'or clair, non sans leurs fluets piliers safrannés ; et il lui est enseigné *comment* de délicats dessins haut sur les murs se traceront en tons tendres d'orpin, et se répéteront à la base par des notes de teinte plus grave.

Il trouve dans ce qui est subtil et gracieux des insinuations pour ses propres combinaisons, et c'est *ainsi* que la nature demeure sa ressource et est toujours à son service; à lui, rien de refusé.

A travers son cerveau comme à travers l'alambic, se distille l'essence très pure de cette pensée qui commença aux dieux, et qu'ils lui laissent à effectuer.

Mis par eux à part pour compléter leur ouvrage, il produit cette chose merveilleuse appelée le chef-d'œuvre qui dépasse en perfection tout ce qu'ils ont essayé en ce qu'on appelle nature; et les dieux regardent faire et s'étonnent et perçoivent combien de tout un monde est plus belle la Vénus de Milo que ne l'était leur Ève à eux.

Voici quelque temps, l'écrivain sans attaches au beau s'est fait intermédiaire en cette chose de l'Art, et son influence élargissant l'abîme entre le public et le peintre a amené le malentendu le plus complet, relativement à l'objet de la peinture.

Pour lui une peinture est plus ou moins l'hiéroglyphe ou le symbole d'une histoire. Dans le peu de termes techniques qu'il trouve l'occasion d'étaler, l'œuvre est par lui considérée absolument d'un point de vue littéraire; en vérité, de quel autre le peut-il considérer? Et dans ses critiques, il se comporte avec, comme vis-à-vis d'un roman — d'une histoire — ou d'une anecdote. Il manque entièrement et tout naturellement d'en voir l'excellence — ou le démérite — artistiques, et dégrade ainsi l'Art en y voyant une méthode pour aboutir à un effet littéraire.

L'Art entre ses mains, devient donc un moyen de perpétrer quelque chose au-delà et sa mission se fait secondaire, juste comme un moyen est inférieur au but.

Les pensées qu'il accentua, nobles ou autres, se rattachent inévitablement à l'incident, et deviennent plus ou moins nobles, en raison de l'éloquence ou de la qualité mentale de l'écrivain qui regarde, pendant ce temps, avec dédain, ce qu'il juge de « pure exécution » — quelque chose qui tient — il le croit — à l'entraînement des écoles et reste la récompense d'une assiduité. Si bien que, tandis qu'il poursuit sa traduction de la toile sur le papier, l'œuvre devient la sienne. Il trouve de la poésie là où il en sentirait si lui-

même transcrivait l'événement, de l'invention dans les complexités de la mise en scène, une noble philosophie dans quelque détail philanthropique ; le courage, la modestie ou la vertu, à lui suggérés par la circonstance.

Tout ceci pourrait très bien lui être fourni et l'appel fait à son imagination par une très pauvre peinture — vraiment je pourrais dire avec sécurité, que c'est généralement ce qui est.

La poésie *du peintre lui-même*, cependant, est tout à fait perdue pour cet homme—la surprenante invention qui aura fondu couleur et forme dans une si parfaite harmonie, ce que le résultat a d'exquis, il demeure sans les comprendre—la noblesse de pensée, qu'aura donnée au tout la dignité de l'artiste, ne lui dit absolument rien.

Si bien qu'on publie ses louanges, au nom de vertus que nous rougirions de posséder. — Tandis que les grandes qualités qui distinguent l'œuvre unique du millier, qui font du chef-d'œuvre la chose belle que c'est — on n'en a rien vu du tout.

Qu'il en soit ainsi, nous pouvons nous en assurer, en revoyant de vieilles revues sur les expositions passées et en lisant les flatteries prodiguées à des hommes qui depuis ont été tout à fait oubliés — mais sur les œuvres de qui s'épuisa le langage, en rhapsodies — et qui n'ont rien laissé pour le « National Gallery ».

Un point curieux, quant à son influence sur le jugement de ces messieurs, c'est le vocabulaire accepté de symbo-

lisme poétique, qui leur vient en aide, à force d'usage, quand ils s'occupent de la nature : une montagne pour eux, est synonyme de hauteur — un lac de profondeur — l'océan de vastitude — le soleil de gloire.

Si bien qu'un tableau avec une montagne, un lac ou l'océan — quelqu'en soit la peinture — est inévitablement « sublime », « vaste », « infini » et « glorieux » — sur le papier.

Il y a aussi ceux, au maintien sombre, et sages de la sagesse des livres, qui fréquentent les musées, et se terrent dans les cryptes : colligeant — comparant — compilant — classifiant — contredisant.

Des experts que ceux-ci — pour qui une date est un mérite — l'estampille le succès !

Soigneux dans l'examen, ils le sont, et de jugement consciencieux — établissant, tout bien pesé, des réputations sans importance — découvrant la peinture à la marque qui est derrière, — affirmant le torse d'après la jambe qui manque — remplissant les in-folios de doutes sur la position de ce membre — chicaniers et dictatoriaux en ce qui concerne le lieu de naissance de personnages inférieurs — spéculant, en de nombreux écrits, sur la grande valeur d'ouvrages mauvais.

Commis avérés de la collection, ils mélangent les mémorandums et l'ambition, et, réduisant l'Art à la statistique, ils « mettent en liasse » le quinzième siècle et rangent par casiers l'antiquité.

Alors le Prédicateur — « brèveté » !

Il se tient sur les grandes places — harangue et pérore.

Le sage des universités — le savant en maintes matières, et de large expérience en tout, excepté son sujet.

Exhortant — dénonçant — dirigeant.

Plein de rage et de sérieux.

Employant tous les pouvoirs de persuasion et les finesses de style, à prouver — rien !

Ravagé par trop d'enseignement — sans avoir rien dont faire part. —

De grand effet — et importance, — creux.

Arrogant — inquiet — désespérant.

Proclamant, se coupant — pendant que les dieux n'entendent pas.

Doux prêtre du Philistin, le voici qui va l'amble agréablement hors des buts, et, à travers maint volume, esquivant l'assertion scientifique — « babille des prés verts ».

Ainsi s'est follement confondu l'Art avec l'éducation — pour que tout le monde fût sur le même pied.

Or, si le poli, l'affinement, la culture, et les manières, ne sont en rien des arguments en faveur d'un résultat artistique, on ne peut d'autre part reprocher à l'érudit le plus accompli ou au plus parfait homme du monde le fait d'être absolument sans yeux pour la peinture, sans oreille pour la musique — de préférer dans son cœur l'estampe populaire imprimée, à l'égratignure de la pointe d'un Rembrandt, ou les chants de salles publiques à la symphonie « en ut mineur » de Beethoven.

Qu'il ait seulement l'esprit de le dire, et de n'en pas juger l'aveu comme une preuve d'infériorité.

L'Art a lieu par hasard — aucun bouge n'en est à l'abri aucun prince ne peut compter dessus, la plus vaste intelligence ne le peut produire, et le chétif effort à le rendre universel tourne en farce ou préciosité.

Il en est de cela comme il doit être et toutes les tentatives pour faire autrement sont dues à l'éloquence des ignorants, et au zèle des infatués.

La démarcation est claire — loin de moi le projet d'y lancer un pont — pour qu'on pousse de l'autre côté les gens que cela assomme. Non, je leur voudrais épargner une nouvelle fatigue, je voudrais venir à leur secours et soulever de leurs épaules cet incube de l'Art.

Pourquoi, après des siècles de liberté et d'indifférence, leur serait-il maintenant sur le dos jeté par les aveugles —

jusqu'à ce que, lassés et démontés, ils ne sachent plus comment ils doivent manger ou boire — rester assis ou debout — ni avec quoi ils doivent s'habiller — sans affliger l'Art.

Mais, attention ! on discourt fort au dehors !

Triomphalement on crie : Prenez garde ! la chose nous concerne en vérité. Nous avons aussi notre participation à tout vrai Art ! — en effet, rappelez-vous la « touche unique de nature » qui « rend parent le monde entier ».

Oui, certes : mais ne suppose pas le braque à tort et à travers que Shakespeare ici lui tend un passe-port pour le paradis et lui accorde d'élever la voix entre les élus. Apprenez plutôt que, du fait même de cette parole, il est condamné à rester dehors — et à continuer avec le commun.

Cette unique corde qui avec tous vibre — cette « touche unique de nature » qui réclame un écho de chacun — qui explique la popularité du « taureau » de Paul Potter — qui excuse le prix de la « Conception » de Murillo — cette unique sympathie tacite qui pénètre l'humanité, est — la Vulgarité !

La Vulgarité — sous l'influence fascinante de qui la « masse » a coudoyé « l'élite » et la sphère exquise de l'Art fourmille de la cohue ivre des médiocrités, dont les meneurs jasent et conseillent, haussent le ton, là où les dieux autrefois chuchotaient pour parler.

Et voici que s'avance de leur milieu le Dilettante à

fières emjambées. L'amateur est lâché. La voix de l'esthète s'entend par la terre, et la catastrophe plane.

L'intrusion appelle la vengeance des dieux, et le ridicule menace les belles filles de ce pays.

Et voici de curieuses converties à un fatidique culte, en lequel tout l'instinct d'attrait — l'étincelle et la fraîcheur — tout le souriant de la femme — va le céder à une étrange vocation pour le déplaisant, — et cela même au nom des Grâces.

Est-ce que ce mélange chagrin, mal à l'aise, gêné, et tout confus de mauvaise honte et d'affirmation affolée, peut s'appeler artistique et prétendre à un cousinage avec l'Art — qui se délecte dans la claire, friande, vive gaité de la beauté ?

Non ! — mille fois non ! cela est sans rapport avec nous.

Nous ne voulons avoir rien à faire avec.

Forcés au sérieux, afin de cacher leur vide, ils n'osent sourire. —

Tandis que l'artiste, dans sa plénitude de tête et de cœur, est heureux, et rit haut, et se complaît dans sa force, et se réjouit de la pompeuse prétention — de la solennelle sottise qui l'entoure.

Car l'Art et la joie vont de pair, le hardi visage ouvert, tête haute, la main prête — ne craignant rien et ne redoutant pas sa nudité.

Sachez donc, vous, toutes les belles femmes, que nous sommes avec vous. N'accordez d'attention, nous vous en prions, à ces hauts cris poussés par le messéant — à cette suprême défense du commun.

— Cela ne vous concerne pas.

Votre instinct même est proche de la vérité — votre esprit à vous, un guide bien plus sûr, que les insinuantes hardiesses d'Apollons à talons lourds.

Quoi ! vous leverez-vous à suivre le premier joueur de flûte qui vous mène le long de la Ruelle aux Hardes, un jour dominical, ramasser, pour le porter la semaine, entre la morne défroque des siècles, de quoi vous parer ? et que, sous la gaucherie du travestissement, nous ayons peine à trouver vos vraies délicates personnes ! Oh! fi ! Est-ce que le monde est donc épuisé! et faut-il nous en retourner parce que le pitre donne un coup de pouce dans le sens opposé.

Se costumer n'est pas s'habiller.

Et quiconque met la garde-robe peut ne pas être docteur en goût.

Car, de quelle autorité seront-ils ces jolis maîtres ! regardez bien, et qu'ils n'ont rien inventé — rien agencé en vue du charme.

A tout hasard, de leurs épaules tombent les vêtements du marchand à la toilette — combinant dans leur personne la diaprure de genres nombreux avec le bariolé placard du cabotin.

Placés comme un avertissement et un poteau indicateur du danger, ils montrent l'effet désastreux de l'Art sur les classe moyennes.

Pourquoi ces sourcils levés en déprécation du présent — ce pathos par rapport au passé? Si l'art est rare aujourd'hui, il n'eut jusque maintenant lieu que par intervalles. C'est faux d'enseigner qu'il y a décadence.

Le maître demeure hors de toute relation avec le moment où il se hasarde — un monument de solitude qui induit à la tristesse, n'ayant pas de part aux progrès des hommes ses semblables.

Il n'est,aussi,pas plus le produit de la civilisation, que ne dépend la vérité scientifique affirmée, de la sagesse d'une époque. Cette affirmation requiert *l'homme* pour la faire. La vérité fut dès le commencement.

Ainsi l'art se limite à l'infini, et y commençant ne peut progresser.

Une tacite marque de son indépendance chagrine rejetant toute avance étrangère, est dans sa condition d'absolue immutabilité et son mode d'accomplissement depuis le commencement du monde.

Le peintre n'a que le même crayon, le sculpteur le ciseau des siècles.

Les couleurs ne sont pas en progrès depuis que fut tiré pour la première fois le lourd rideau de la nuit, et que se révéla l'adorabilité de la lumière.

Ni chimiste ni ingénieur ne peuvent fournir de nouveaux éléments du chef-d'œuvre.

Fausse encore, cette fable d'un lien entre la grandeur de l'Art et les vertus de l'État, car l'Art ne vit pas des nations, et les peuples peuvent s'effacer de la face de la terre, mais l'Art est.

Il est grand temps en vérité que devant l'Art nous rejetions le poids de la responsabilité et de l'association et sachions que d'aucune manière nos vertus ne s'emploient à sa fortune, nos vices d'aucune manière ne mettent empêchement à son triomphe.

Qu'elle est fastidieuse, sans espoir et surhumaine, la tâche à soi imposée par la nation ; et sublimement vaine la croyance que celle-ci doit noblement vivre, ou l'Art périr !

Rassurons-nous, notre vertu reste l'objet de notre choix. Nous n'influençons pas l'Art.

Mobile divinité, capricieuse, un sens chez elle puissant de la joie ne tolère rien de morne ; et ne vivions-nous jamais si immaculés, elle peut nous tourner le dos.

Comme de temps immémoriaux elle a agi avec les Suisses, dans leurs montagnes.

Quel peuple plus digne ! lui dont chaque cavité alpestre baîlle la tradition, regorge de noble histoire et, pourtant tout erreur et mépris, il n'a cure et les fils des patriotes en restent à l'horloge qui fait tourner le moulin, ou au subit coucou, refermant sa boîte.

C'est pour ceci que Tell fut un héros, pour ceci que mourut Gessler.

L'Art, coquine cruelle, n'y regarde, et s'endurcit le cœur, et fuit à l'Orient, trouver, chez les mangeurs d'opium de Nankin, un favori près de qui avec charme elle s'attarde, caressant sa porcelaine bleue, peignant ses sages demoiselles, et marquant ses assiettes des six marques de choix — indifférente, dans sa camaraderie avec lui, à tout excepté sa vertu d'affinement.

Tel celui qui l'invite, celui qui la retient.

La revoici dans l'Ouest, pour que son autre amant enfante la galerie à Madrid, et apprenne au monde comme quoi le Maître domine par-dessus tout ; et dans leur intimité, ils jubilent, elle et lui, de ce savoir ; lui connaît le bonheur goûté par nul mortel.

Elle est fière de son compagnon, et promet que dans les ans futurs d'autres iront par ce chemin et comprendront.

Ainsi de tout temps cette superbe personne se tourne-t-elle vers l'homme digne de son amour, et l'Art recherche l'artiste seul.

Où il est, elle apparaît, et demeure avec lui, fertile et aimante, ne l'abandonnant pas aux moments d'espoir différé — ou d'insulte — ou de vil malentendu ; et quand il meurt, tristement elle prend son vol, tout en s'arrêtant encore à la contrée, par un reste de chère association, mais refusant qu'on la console *.

Avec l'homme donc, et pas avec la multitude, sont ses privautés ; et, au livre de sa vie, rares, les noms inscrits —

* Et c'est ainsi que l'on a l'influence éphémère de la mémoire du Maître — l'éclat dernier, qui réchauffe pour un temps l'ouvrier et le disciple.

certes, sobre la liste de ceux-là qui aidèrent à écrire son histoire de beauté et d'amour.

De la matinée de soleil où, avec son Grec glorieux, attendrie, elle concéda le secret de la répétition des lignes, quand, la main dans la sienne, ils marquaient ensemble dans le marbre le rythme lu d'un membre charmant et de draperies coulant à l'unisson ; jusqu'au jour où elle trempa le pinceau de l'Espagnol dans l'air et la lumière et vit le peuple entier dans ses cadres vivre, et *tenir sur ses jambes*, pour que toutes noble grâce, tendresse, et magnificence leur appartinssent de droit : des siècles avaient passé et peu avaient fixé son choix.

Innombrable, en effet, la horde des prétendants. Mais elle ne les connut pas. Masse grossie, bouillonnante, active dont la vertu a été le labeur ; ce labeur, le vice.

Leurs noms vont remplir le catalogue de collections chez eux, de galeries à l'étranger, pour la délectation du commis voyageur et du critique.

Aussi avons-nous motif d'être joyeux ! et de rejeter tout souci — résolus à savoir que tout est bien — comme ce le fut toujours — et qu'il ne convient pas qu'on nous crie, et qu'on nous presse d'agir en sorte.

Avons-nous assez enduré de tristesse ! Nous sommes certainement las de pleurer et les larmes nous ont été soutirées faussement, car elles ont évoqué le deuil ! quand il n'y avait pas de chagrin; hélas ! et quand tout est beau.

Nous n'avons donc qu'à attendre — jusqu'à ce que, sur lui le signe des dieux, revienne parmi nous l'élu — qui continuera ce qui a eu lieu avant. Satisfaits que, jamais ne dût-il même apparaître, l'histoire du Beau soit complète déjà — taillée dans les marbres du Parthénon — et brodée, avec des oiseaux, sur l'éventail d'Hokusaï — au pied du Fusi-yama.

PUBLIÉ DANS L'ORIGINAL
PAR CHATTO AND WINDUS, PICCADILLY,
A LONDRES
ET EN FRANÇAIS
PAR LA LIBRAIRIE DE LA REVUE INDÉPENDANTE
11, CHAUSSÉE D'ANTIN
A PARIS

704
W57

IMPRIMERIE DE LA REVUE INDÉPENDANTE, PARIS, 11, CHAUSSÉE D'ANTIN.